

il ne put les y terminer. Il se prépara de lui-même, par un travail constant et par une volonté énergique, dans le silence du cabinet, aux hautes et nobles fonctions qu'il devait plus tard remplir avec cette distinction et cet éclat que l'on connaît.

Doué, dit un écrivain qui fut tantôt le collègue et tantôt l'adversaire politique de Sir Étienne, doué d'un organe puissant, sonore et pour ainsi dire martial, d'une imagination vive et d'un tempérament peut-être plus vif encore, sa parole devait nécessairement être, surtout aux jours de sa jeunesse, mâle, ardente et passionnée. Aussi Sir Étienne exerça-t-il, à cette époque, une influence considérable sur les masses. On était alors sous le règne de la terreur, ou au moment d'y entrer, mais avec des espérances non déguisées. Des gouverneurs, trompés par des conseils pleins d'intérêt, cherchaient à mettre les Canadiens en contradiction avec eux-mêmes, et, sans respect pour le sang versé dans la défense de la connexion britannique, les accusaient auprès de la métropole d'ingratitude et d'infidélité. La main qui voulait étouffer les développements du gouvernement constitutionnel, qui emprisonnait nos meilleurs citoyens, voulait également arracher à l'Église ses franchises et ses immunités. Or, en ce temps-là tout comme aujourd'hui, la sève religieuse coulait abondamment avec la sève politique dans le corps de la nation. On demandait d'une voix unanime, pour toutes les races et pour toutes les croyances, ces libertés que la mère-patrie ne nous marchandait point, mieux conseillée et mieux instruite de nos dispositions. C'est à ce point de vue élevé que se placèrent les jeunes chefs de la nation; c'est sur ce terrain qu'ils combattirent les pacifiques combats de l'intelligence pour la délivrer de ses fers. On peut légitimement penser qu'avec son caractère passionné, enthousiaste, avec sa parole facile et entraînant, Sir Étienne ne fut ni le dernier à se rendre aux assemblées populaires, ni le plus timide à dénoncer aux bons habitants des campagnes les tendances et les fautes de ce qu'on appelait alors l'oligarchie, dont les haines et le souvenir sont heureusement éteints.

Mais bientôt la trompette guerrière fit taire la voix du *husting*. Les américains entreprenaient contre l'Angleterre cette guerre de 1812, qui devait si glorieusement finir pour le nom canadien. On eut alors à admirer un beau et grand spectacle. Toute cette jeunesse patriote, qui comptait Sir Étienne dans ses rangs, saisit d'enthousiasme le mousquet et vola joyeusement à la frontière. Elle se montra digne de ses pères en renouvelant, sous les yeux de ses nouveaux maîtres, les faits d'armes qui illustrent les commencements de notre histoire. Sir Étienne lui-même, muni d'une commission d'enseigne dans le 5^e bataillon, et plus tard d'une lieutenance dans les *Chasseurs Canadiens* sous M. de Salaberry, fit la campagne de Plattsburgh.

« Le jeune lieutenant, dit le *Courrier*, profitait des rares moments de repos que le service lui laissait pour s'instruire lui-même, et ce fut dans ces heures d'étude qu'il résolut de s'adonner à la médecine. A la conclusion de la paix entre la métropole et ses anciennes colonies d'Amérique, Sir Étienne abandonna sa commission, se mit à étudier la médecine sous la direction de M. Pierre de Sales Laterrière, et comme le Canada offrait peu de moyen de rendre complètes les difficiles études de cet art, il alla compléter ses cours à Philadelphie.

« De retour en son pays avec le titre de médecin, il alla, en 1819, s'établir dans sa paroisse natale, St. Thomas, où il pratiqua sans interruption son art, jusqu'en 1841, mais il conserva toute sa vie quelque chose de la vie militaire, et il est mort *ministre de la guerre* ».

Les passions politiques, les haines de race, amorties pendant la guerre américaine par le danger commun et par une commune allégeance à la mère-patrie, se renouvelèrent avec plus de violence que jamais, quelque temps après la paix faite. Elles éclatèrent en menaces réciproques de 1832 à 1837. Au moment du soulèvement qui se fit dans le district de Montréal, dit le *Courrier du Canada*, le Dr. Taché était partisan de la politique de l'honorable M. Papineau, mais on pourrait ranger les opinions qu'il entretenait alors entre celles de ceux de nos compatriotes qui poussaient à la résistance armée et les opinions de ceux qui ne voyaient, en cela, de possible qu'une épouvantable catastrophe.

Il était, pour le gouvernement d'alors, au nombre des suspects, et lorsque M. Morin (qui l'a précédé de quelques jours dans la tombe), poursuivi par les autorités, vint chercher refuge au sein des populations de la Côte-du-Sud, le Dr. Taché fut un de ceux qui le reçurent et le protégèrent. Le pouvoir en eut nouvelle et, dans la supposition que sa maison servait de refuge, de salle de conseil et de dépôt d'armes, un magistrat, accompagné d'une forte escouade de police, eut ordre d'opérer une descente chez lui, avec injonction de l'arrêter si l'on réussissait à constater le moindre fait à sa charge. La police, descendue de nuit à Saint Thomas et arrivant inopinément au sein de la famille éplorée, ne trouva chez le Dr. Taché, en ce moment absent de sa maison, qu'un fusil de chasse, une paire de pistolets et son vieux sabre de 1812; le magistrat et ses hommes se retirèrent en hâte après ces recherches infructueuses.

Plusieurs de ses adversaires, en le voyant, dans les dernières années de sa vie, défendre les institutions monarchiques, lui ont jeté à la face cette partie de sa vie publique comme un reproche et une injure. Sir Étienne a-t-il jamais été un républicain? Nous le croyons pas. Monarchique et d'éducation et d'instinct, il voulait seulement, comme Chateaubriand, la monarchie constitutionnelle, c'est-à-dire par le peuple, avec ses tempéraments nécessaires sous l'égide de la majesté et de l'inviolabilité royales. Aussi ne fut-on pas surpris de l'entendre dire en chambre, au nom de ses compatriotes, en 1846: « Le dernier coup de canon qui sera tiré pour la suprématie britannique en Amérique le sera par un Canadien-français. » Il vengeait ainsi, par ces paroles pleines de conviction, ses compatriotes qui, à causes des événements de 1837-38, étaient soupçonnés d'infidélité à la couronne d'Angleterre en face des glorieux souvenirs de 1775 et 1812.

En 1841, les premières élections générales, après l'acte d'Union, envoyèrent en Parlement la plupart de ces anciens chefs, et M. Taché avec ces illustres patriotes. Il avait alors quarante-six ans. On pouvait craindre pour lui la vie publique, à un pareil âge, sous un gouvernement dont les rouages sont si compliqués et les fictons si difficiles à saisir. Le gouvernement constitutionnel demande une somme énorme d'élasticité d'esprit et une souplesse incomparable de caractère. C'est le gouvernement de la parole; il faut connaître le fort et le faible de chaque député; le cœur humain doit être pour un ministre un livre ouvert où il puisse